

Titre de la proposition : Image et évaluation des publications scientifiques : nouveaux enjeux éditoriaux

Titre en anglais : Image and scientific publishing evaluation : new challenges for editors

Auteur de la proposition : BEGUIN-VERBRUGGE Annette, professeur émérite en SIC
laboratoire GERIICO, Université de Lille 3
annette.beguin-verbrugge@orange.fr

Mots-clés en français : image – contrôle éditorial – éthique scientifique – droit de l’image – droit à l’image.

Mots-clés en anglais : Image – editorial control – scientific ethic – copyright - image rights

De longue date, l’image fait partie pour les chercheurs des techniques d’enregistrement de traces (*cf.* Latour) mais aussi d’une rhétorique d’administration de la preuve (*cf.* Barthes : photographie et preuve ontologique). Elle sert à modéliser rationnellement les représentations : choix d’un degré d’abstraction, expression des relations (expérience de la continuité spatiale ou temporelle, par exemple)... Mais nous savons aussi qu’elle séduit et convainc, y compris en matière scientifique, par l’émotion et le plaisir esthétique qu’elle procure. Par rapport au texte et souvent en complément avec lui, elle permet de communiquer d’une manière efficace, économique et rapide.

Notre époque, cependant, se caractérise par d’importantes transformations, à la fois qualitatives et quantitatives, de la manière dont les chercheurs utilisent les images. Leur regard est en effet affecté par les mutations de la culture de l’image qui traversent l’ensemble du monde contemporain et qu’ils adaptent à leur propre contexte social. Le rapport socio-technique à l’image s’est transformé au plan de l’acquisition des images, de leur reproduction, de leur circulation, de leur diffusion. La facilité d’utilisation et le coût des outils numériques les mettent à disposition du plus grand nombre. De plus, la numérisation permet d’adapter et d’utiliser à des fins diverses mais sur un même support « écran » des unités graphiques ou textuelles de nature et d’origine différentes : dessin figuratif, schéma, carte, photo, variations typographiques... La multiplicité des usages médiatiques de l’image persiste dans la mémoire du lecteur et tend à instaurer une certaine *porosité sémiotique* (*Cf.* Monique Sicard, *La Fabrique du regard*).

Le regard du chercheur n’échappe pas à cette tendance sociale plus générale. Certes, les sciences se sont toujours méfiées des images, de la relation entre vision, perception et conceptualisation qui peut être génératrice d’erreurs ; elles ont toujours préféré construire les savoirs par le langage. Cependant les techniques associées à l’image s’étant précisées, diversifiées, améliorées, l’image intervient de plus en plus dans la recherche elle-même, tantôt dans la phase d’analyse et de réflexion, comme outil de représentation, voire de manipulation des objets d’étude, tantôt dans la phase d’édition et de diffusion des résultats, comme outil de communication pour convaincre et rendre intelligible le propos.

Nous sommes ainsi affrontés à une nouvelle question : **En quoi les tendances qui structurent le rapport à l’image dans l’ensemble de la société, affectent-elles la construction collective des savoirs et la garantie de scientificité que l’on attend des publications de recherche ?**

La numérisation des données a concentré le processus éditorial. L’auteur d’une publication scientifique se trouve souvent en charge de l’acquisition technique des images nécessaires à la publication, et on lui demande aussi des compétences juridiques concernant les droits associés à ces images : nombre de revues scientifiques, par exemple, demandent aux auteurs de certifier que les images qu’ils proposent à l’appui de leurs articles sont libres de droits.

De fait, par commodité, les chercheurs qui travaillent sur l’image ou à partir d’images se constituent leur propre banque de données soit à partir d’images qu’ils ont eux-mêmes réalisées soit à partir d’images qu’ils ont repérées et qu’ils conservent d’autant plus volontiers sous forme numérique que c’est sous cette forme qu’ils devront les transmettre pour publication. Les critères de qualité technique, encore rédhibitoires il y a peu, ne sont plus vraiment un obstacle. Il n’est plus nécessaire de bénéficier d’un outillage informatique professionnel pour réaliser, repérer, archiver correctement les

images et les manipuler à l'écran. Les nouveaux appareils photo numériques et la mémoire des ordinateurs familiaux offrent une garantie de qualité la plupart du temps suffisante.

Cette facilité a des conséquences importantes au-delà de la dimension technique. Saisir et classer des images sur un ordinateur personnel change le rapport du chercheur aux objets de sa recherche et en transforme les procédures intellectuelles : les comparaisons, les constructions de séries, analogiques ou chronologiques, l'identification de représentations prototypiques sont plus aisées ; la possibilité d'une investigation directe plus ouverte sur Internet ou d'un retour immédiat à l'archive de ses propres données pour vérification augmente les capacités mémorielles et réflexives.

Chez les chercheurs, la résistance aux transformations de la chaîne éditoriale est donc faible tant ils ont intériorisé la pratique de l'image dans l'ensemble de leurs pratiques textuelles, dont le caractère informatisé est devenu pour eux « naturel ». Ils ont intégré à leur panoplie intellectuelle une relation à l'image personnalisée qui passe par l'écran.

Cependant ces changements n'ont pas que des effets positifs et peuvent donner lieu à des dérives qui ne sont pas négligeables au plan épistémologique. Nous en examinerons deux.

La première d'entre elles concerne la difficulté du contrôle déontologique. L'éditeur, en n'assurant plus l'ensemble des processus techniques d'une partie de la chaîne éditoriale consacrée à l'illustration, n'a plus la possibilité d'assurer la validation scientifique de son usage. La traçabilité des opérations effectuées sur les images n'est plus clairement assurée, ni par l'éditeur, ni même par le chercheur lui-même qui n'en garde pas forcément une mémoire fidèle. L'étude détaillée de deux exemples montrera combien ce phénomène peut fausser de manière insidieuse l'interprétation d'un phénomène (exemple 1 : article du *Monde /Times magazine* sur les problèmes posés aux comités éditoriaux par les photographies accompagnant les articles scientifiques ; exemple 2 : les transformations des objets dans les images de l'ouvrage de Clarisse Herrenschmidt *Les Trois Ecritures*). Le chercheur peut en effet réduire, décontextualiser, embellir, effacer... Les transformations de l'image jadis réservées aux professionnels sont désormais à la portée de tous, si bien que l'éditeur n'a plus à sa disposition que des produits « images » qui souvent ont déjà subi des retouches, difficilement décelables, du fait du chercheur lui-même, de ses acolytes ou de ses antécédents. Comment, dans ces conditions préserver l'éthique de la publication scientifique, qui suppose que l'ensemble de la démarche soit accessible aux destinataires pour être éventuellement « falsifiable » ?

La seconde dérive concerne la censure indirecte de la communication des recherches par l'édition : la banalisation des usages associés à l'image conduit à une législation de plus en plus restrictive. Le chercheur qui fait appel aux images anticipe les difficultés de la publication : difficultés économiques liées au droit de l'image ou prudence éditoriale liée au droit à l'image. Il est de ce fait limité dans ses objets. Il tend à s'autocensurer et les corpus qu'il constitue subissent les incidences de facteurs qui n'ont rien à voir avec sa recherche.

Ces phénomènes par leur portée quantitative méritent notre vigilance. Il ne s'agit pas seulement de veiller à une éthique de la recherche. Il s'agit aussi d'apprécier des distorsions qui peuvent affecter l'ensemble de la démarche scientifique.